

A ces mots qui imploraient sa défaite, madame d'Armangis tressaillit de tout son être, puis elle fit de la tête un faible signe négatif.

—Tu refuses ? gémit l'héritier avec la plus déchirante intonation.

Elle lui posa vivement la main sur la bouche pour étouffer cette navrante plainte et, reprenant le tutoiement abandonné par elle :

—Tais-toi ! tu me brises le cœur ! laisse moi tout mon courage pour te résister, dit elle en éclatant en sanglots .

—Ton courage ? Ne veux-tu donc pas renoncer à ce cruel projet de m'abandonner ?

Elle resta muette à cette question.

Avril lui saisit les mains, et, les serrant à les briser dans les siennes, il gronda avec une sorte de rageuse désespérance .

—Parle, mais parle douc... ce silence me fait trop souffrir.

—Oui, Paul, dit-elle, j'aurai quitté cette maison avant ce soir.

En entendant cette réponse, le jeune homme étreignit furieusement Berthe qui se redressait avec effort sur le divan, et, à demi fou de douleur, il cria :

—Non, non. Reste, si tu ne veux pas ma mort. Tout à l'heure tu reconnaissais qu'il est si doux d'aimer... Pourquoi maintenant t'arracher à ce bonheur qui, tu l'as dit, se révélait à toi ?

—Je te le répète, j'ai peur !

Et comme, après ce mot, madame d'Armangis se débattait pour se soustraire à l'étreinte d'Avril, leurs bouches se rencontrèrent.

Alors leurs lèvres s'unirent brûlantes !

Sous cette caresse, Paul perdit le peu de sang-froid qui lui restait. Il oublia le " donnait donnant " qu'il avait d'abord fixé comme condition, et, dans son imprudente confiance, il posa les armes avant d'avoir gagné la victoire.

Pendant ce long baiser, il fouilla dans la poche de son habit et en tira le calepin.

—Tiens, dit-il, voici mon talisman.

Au lieu de tendre aussitôt une main avide vers le livre, la sirène donna subitement à ses traits l'expression du plus profond étonnement.

—Qu'est-ce cela ? fit elle.

—Sur ces pages sont écrits tous les honteux secrets de gens que de M. Saint-Dutasse a surveillés durant sa longue vie. A son lit de mort, il me l'a légué pour m'en servir à me créer une brillante position.

—Et toutes ces révélations... tu les a lues ? demanda Berthe en hésitant.

Bien qu'il n'eût pas encore pu parvenir à déchiffrer le grimoire du défunt chevalier, l'héritier n'en répondit pas moins avec assurance :

—Oui, je les sais par cœur.

—Il ment ! pensa-t-elle, car ma vie doit être détaillée tout au long dans ce livre, et il n'en a pas la moindre connaissance.

Au même moment, Avril se disait :

—Elle sera peut-être plus habile que moi à débrouiller le griffonnage du chevalier.

Puis, à haute voix, il poursuivit :

—La puissance que me donne ce recueil, je veux que tu la partages avec moi, Berthe ; je te livre mon arme sans condition... sans que tu aies encore prononcé ce oui que mon cœur te promet d'attendre.

Et il glissa le calepin dans la poche du poignoir de Mme d'Armangis, qui murmura d'une voix troublée :

—Refuse-t-on bien longtemps son propre bonheur ?

Le volume venait de disparaître quand un long craquement troubla le silence de la maison.

—On monte l'escalier, dit-elle vivement en faisant signe à l'amoureux, agacé, de s'éloigner d'elle.

Quand apparut Victoire, suivie de son père, Berthe, une broderie à la main, écoutait Paul qui, à quelques pas et adossé contre la cheminée, causait en maniant tout machinalement la cravache qu'il avait prise sur le marbre.

—Madame désire que je serve aussi le dîner dans ce salon ? demanda la cuisinière.

—Oui, Victoire.

—Voici déjà la vaisselle, dit Janerot en déposant le large panier dans lequel il avait monté les ustensiles de table.

Tout en aidant sa fille à dresser le couvert, le paysan faisait ses petites réflexions.

—Pas plus fière et sœur qu'une carotte et un navet, je le parie. Faudra voir à voir quand j'aurai parlé dans le tuyau de l'oreille du freluquet... Fidèlement jolie, la pimbidohel... Si le petit n'est pas un ingrat, il me payera une chandelle de lougueur.

La présence de Victoire, et surtout celle de son père, qui montait à tout propos, empêcha le souper des amoureux d'être intime, et madame d'Armangis le fit si bien traîner en longueur, qu'il était déjà plus de dix heures quand Victoire reçut l'ordre de desservir. Janerot, par le faux zèle dont il voilait son espionnage, avait eu le don d'agacer la grande dame, qui guettait une imprudence du paysan pour se débarrasser de cet incommode surveillant.

—Ah ! oui, enlève vite, mon enfant, car il est grandement temps d'aller dormir, s'écria-t-il en entendant l'ordre de retirer le couvert.

—Il paraît, Janerot, que vous n'êtes pas habitué à veiller si tard ? dit tranquillement Berthe.

—Dame ! nous autres de la campagne, madame de Jozères, nous avons coutume de nous coucher avec les poules.

—Alors vous êtes bien niais de vous imposer une fatigue dont vous pouvez parfaitement vous exempter... attendu que nous avons engagé Victoire seule pour nous servir. Restez chez vous demain, mon brave. Si vos bons offices nous deviennent utiles, nous vous le ferons savoir... mais, pour le moment, votre fille nous suffit amplement.

A ce congé qu'il recevait, le visage du bonhomme conserva sa niaise expression.

—Ce que j'en fais, moi, dit-il, c'est uniquement par pur dévouement... car c'est pas pour ce que j'y gagne, attendu que les appointements sont à Victoire.

—C'est précisément pour cela que nous ne voulons pas abuser de votre complaisance. Ainsi donc, demain vous demeurerez chez vous, appuya Mme d'Armangis d'un ton sec.

—Au fond, je n'en suis pas fâché, car nos légumes commençaient à pâtir de mon absence, ajouta le villageois avant de suivre Victoire qui se retirait.

Leurs pas faisaient encore gémir l'escalier que Paul donnait ce conseil à Berthe :

—Peut-être ferions nous bien de joindre un peu d'argent au congé reçu par cet homme qui, malgré son apparente insouciance, doit s'en aller furieux.